

CLAUDE KORDON (1934-2008)

LA RECHERCHE AU CŒUR

« Pour que le caractère d'un être humain dévoile des qualités vraiment exceptionnelles, il faut avoir la bonne fortune de pouvoir observer son action pendant de longues années. Si cette action est dépouillée de tout égoïsme, si l'idée qui la dirige est d'une générosité sans exemple, s'il est absolument certain qu'elle n'a cherché de récompense nulle part et qu'au surplus elle ait laissé sur le monde des marques visibles, on est alors, sans risque d'erreurs, devant un caractère inoubliable. » C'est par ces mots que Jean Giono introduit son personnage imaginaire, « l'homme qui plantait des arbres ». Transposé au registre de l'esprit, c'est ainsi que je perçois Claude Kordon.

Claude Kordon, né le 11 avril 1934 à Genève et mort le 2 juin 2008 à Paris, était un biologiste spécialiste en endocrinologie. Mais c'était, en premier lieu, un scientifique d'exception dévoué à l'intérêt général. Sa connaissance du cerveau, des corps chimiques qu'il produit et des réactions immunitaires qui s'y déroulent était mondialement appréciée. Il était un pionnier, rédacteur en chef pendant vingt ans de la revue *Neuroendocrinology*, discipline qu'il a contribué à fonder. Il fut aussi membre du conseil scientifique puis du collège de direction scientifique de l'Inserm pendant près d'une dizaine d'années, de 1987 à 1996. Les grands chercheurs comme

les grands sages se reconnaissent, dit-on, du premier coup d'œil. Dans le monde des neurosciences, il était partout chez lui.

Claude aimait voyager. Avec Monique, il a parcouru une bonne partie de la planète. Découvrir des façons de vivre, des mentalités et des usages différents était pour lui une nourriture du cœur et de l'esprit. Son attitude se situait à l'opposé de cette arrogance occidentale qui ne se déplace que pour juger les autres civilisations à l'aune de ses critères. Il était fasciné par l'Inde, la profondeur de sa pensée et son union avec la nature. Il aimait aussi les Amérindiens et leur histoire millénaire.

Pour lui, rien ne semblait impossible. Il était impatient d'entreprendre. Rien ne devait attendre, dès lors qu'on pouvait agir tout de suite. Il agissait spontanément avec humanité, en portant aide et refuge à des chercheurs chiliens fuyant la dictature de leur pays et en conseillant et soutenant des jeunes chercheurs en difficulté. Il fut aussi un des membres actifs de l'association Bernard Grégory. Il agissait avec la même générosité pour la Science : Il fut l'un des principaux organisateurs du grand colloque de la Recherche en 1981-82, scellant la réconciliation de la France avec ses chercheurs.

On lui doit aussi la création d'Euroscience. Il avait constaté que les scientifiques américains s'étaient

organisés. Ils avaient construit un assez puissant lobby, l'AAAS (American Association for Advancement of Science) qui éditait une revue et se faisait entendre des politiciens et des médias. Rien de tel n'existait en Europe, alors que l'influence de Bruxelles s'accroissait, attirant dans son orbite une constellation de groupes de pression. Y étaient représentés les intérêts des agriculteurs, des industries de la communication, des compagnies pétrolières et bien d'autres. Mais la Science, bien qu'elle soit le socle de notre civilisation, n'y figurait pas. Tous ceux qui connaissent la balkanisation des disciplines et l'éparpillement de la recherche peuvent mesurer la performance que fut la constitution d'Euroscience pour laquelle il fut aidé par l'infatigable Françoise Praderie. Bien qu'il préférât les seconds rôles, que son instinct de biologiste lui faisait percevoir comme plus efficaces, il dut, pour Euroscience, accepter d'être le premier président.

Claude Kordon, en dehors de sa discipline, était aussi un penseur. Son intérêt et sa curiosité s'étendait à bien d'autres domaines des sciences, notamment à la psychanalyse, à la sociologie, à l'histoire des sciences et aux sciences humaines en général. Son apport philosophique est apparu clairement dans le séminaire SDH-SDN (Sciences de l'Homme – Sciences de la Nature) qu'il a animé à partir de 2004 à la Maison des Sciences de l'Homme avec Claude Grignon et Jean-Claude Gardin. Les meilleurs scientifiques de toutes les disciplines, depuis la physique fondamentale et les mathématiques jusqu'à l'histoire et l'archéologie, en passant par l'éthologie, sont venus expliquer ce qui, pour eux, caractérisait la « scientificité » de leur démarche. Le résultat, qui sera publié début 2009 aux éditions de la MSH sous le titre *L'Ordre des Sciences*, est d'une surprenante diversité. Il justifierait à lui seul une approche biologique plutôt que normative du paysage scientifique, confirmant la position de Claude, exprimée dans le chapitre 7 de cet ouvrage.

Dans sa vision, l'évolution du vivant était toujours présente. Pour lui, si la sélection, naturelle ou non, favorisait des êtres qui ne pensent pas, alors nous ne serions pas des individus pensants. C'est ce que j'appelle l'hypothèse de Kordon : « Nos pensées, y compris la Science, sont le produit de la sélection naturelle », renvoyant ainsi la Science, et pour longtemps, au « connais-toi toi-même » socratique. Démarche qui conduit à remonter aux sources : comment la pensée s'est-elle formée ? Depuis les observations de Piaget et de ses successeurs sur la construction du réel chez l'enfant, jusqu'aux travaux plus récents sur la pensée animale, la pensée non verbale, l'éthologie. Dans le prolongement de sa vision, un important courant international de recherche est d'ailleurs en train de naître autour des sciences de la pensée et de la conscience. Claude en connaissait bien les protagonistes : Kandel, Edelman, Singer, Dehaene, Berthoz...

Le même raisonnement conduit à dire que si la sélection favorisait ceux qui ne communiquent pas, alors nous ne serions pas des êtres communicants. Et, dans un même mouvement, vient alors la question : Qu'est-ce que la communication ? Question qui, elle aussi, renvoie à l'histoire de sa genèse. Or, si l'on consulte les travaux contemporains décrivant ce que l'on suppose être les débuts de la vie, il y a 3,8 milliards d'années – ceux de Marie Christine Maurel, par exemple –, les précurseurs seraient des molécules d'ARN, ceux qu'on appelle maintenant les messagers. La communication, et cela devient encore plus manifeste un milliard d'années plus tard avec la constitution des pluricellulaires, serait non pas un élément accessoire de la vie, mais le facteur central qui distingue le vivant de l'inanimé.

Quand cette approche de la pensée et de la communication a été complètement assimilée et intégrée, le comportement quotidien s'en ressent. La générosité devient possible et naturelle, comme exaltation des

vertus de l'espèce que la nature nous a transmise. Les neurones miroirs, décrits par Rizzolatti, même s'ils interviennent dans l'agressivité autant que dans l'empathie, en sont le témoignage concret. La reconnaissance, au sens neurologique et philosophique du terme, devient quotidienne et positive, de même que le doute car, dans la tentative de comprendre la pensée à travers son support matériel, il reste toujours de l'inachevé et de l'impensé. La pensée est donc évolutive. C'est pourquoi Claude croyait au doute, moteur de cette évolution, plus encore qu'à la vérité.

Une de nos traditions dit que l'équilibre du monde repose sur douze justes, qui vivent dans la discrétion. Ils

refusent les honneurs, ce que Claude a fait à deux reprises. Ils recherchent la cohérence par la voie de l'amour, car aimer, c'est aussi devenir voyant. Je crois avoir compris qu'il était l'un de ces douze justes. Il y a, chez ces êtres exceptionnels, une perfection indestructible, comme une maille cristalline que la mort ne peut atteindre. Elle se transmet aux autres par amour, comme un mouvement d'approche de l'éternité.

Thierry Gaudin
Ingénieur général des Mines
Président de Prospective 2100 (<http://2100.org>)